

## Historicité et récit fictionnel dans *L'Africain*

Prince Albert Gnacabi Kouacou

Université Félix Houphouët Boigny de Cocody - Abidjan - Côte d'Ivoire

« *Je m'étais inventé une histoire, un passé, pour fuir la réalité à mon retour d'Afrique, dans ce pays, dans cette ville où je ne connaissais personne, où j'étais devenu un étranger. Puis j'ai découvert, lorsque mon père, à l'âge de la retraite, est revenu vivre avec nous en France, que c'était lui l'Africain. Cela a été difficile à admettre. Il m'a fallu retourner en arrière, recommencer, essayer de comprendre. En souvenir de cela, j'ai écrit ce petit livre.* » J.M.G Le Clézio

**Résumé :** *L'Africain* de Jean-Marie Gustave Le Clézio est un récit hybride dans la mesure où il incorpore à la fois récit de fiction et Histoire. Ainsi, trois Histoires-la Colonisation, la Seconde Guerre Mondiale et la Guerre du Biafra-se lisent sous le prisme du récit du père de l'auteur/narrateur. Ces Histoires qui apparaissent, de façon inattendue, à l'arrière-plan du récit de fiction, constituent des ombres. Les deux entités (récit fictionnel et Histoire) subsistent l'une à côté de l'autre pour, en même temps, constituer ensemble la même et unique pièce.

**Mots clés :** Récit, fiction, Histoire, ombre, surprésence

### Introduction

Dans *L'Africain*, de Jean-Marie Gustave Le Clézio, la collusion entre récit imaginaire et Histoire est plus qu'évidente. Ce roman est en effet un mélange entre fiction et Histoire. Une telle coprésence fait penser à quelque chose ou quelque être indissociable de son ombre ; ou plus précisément au rapport que l'ombre entretiendrait ici avec son corps dans le texte fictionnel. Tout cela nous rappelle, avec Jean-Marie Kouakou citant Georges Steiner qui, dans son *Langage et silence*<sup>1</sup>, signalait une situation de miroir fort surprenante – instituant le double dans l'un mais avec une part d'être castré – où l'on est justement surpris d'apprendre que, comme il le dit : « *Quand il*

---

<sup>1</sup> Steiner, Georges, *Langage et silence*, Traduction française, Paris, Seuil, Coll. « 10/18 », 1969.

lui prend la fantaisie de se retourner, le critique surprend l'ombre d'un eunuque. »<sup>2</sup> Il est vrai, et Jean-Marie Kouakou le relève : certains récits fictionnels fonctionnent avec une présence insolite, celle d'une ombre. Cette dernière figure en leur sein même et dessine nécessairement une présence double : à travers un corps – du récit lui-même bien entendu : ce corps textué – et à travers une ombre sans corps de ce récit duquel il est en fait impossible de dissocier cette ombre qui l'accompagne tout en se glissant en son corps pour en faire un être finalement unique, l'ombre étant la figure masquée et n'apparaissant de surcroît qu'en filigranes ou parfois même en cache ; sous une forme qui n'est que suggérée en somme<sup>3</sup>.

Différents corps (de récits) s'accouplent ainsi dans le texte de Le Clézio. Ces corps (récit fictionnel et Histoire), loin d'être confondus, sont cependant à des niveaux narratifs différents. Il s'agit là d'une coexistence de corps (c'est-à-dire de récits), d'une *surprésence*, ou d'une présence en surplus, pour reprendre l'expression de Jean-Marie Kouakou. Mais l'ombre est toujours indissociable de l'élément qu'elle accompagne. Comme le soutient Clément Rosset : « *l'objet et son ombre ne forment qu'un seul corps, la partie ombrageante (l'objet) se confondant avec la partie apparemment ombragée (l'ombre).* »<sup>4</sup>

Comment se structure concrètement cette liaison entre la Fiction (corps-récit d'accueil) et l'Histoire (corps-récit hôte)? Quel est le mode opératoire de cette *polyformité* au niveau de la discursivisation? Cette étude tentera de montrer qu'il ne s'agit pas ici de récit de second plan ou de seconde zone ; il s'agit de récit qu'on dira plutôt de *l'autre plan*, de récit de *l'autre zone*. Car, à l'aune du récit du père<sup>5</sup>, se profilent trois Histoires : celles de la colonisation, de la Seconde Guerre Mondiale et de la guerre du Biafra.

---

<sup>2</sup> Steiner, Georges, *Langage et silence*, *Op. cit.*, p.17.

<sup>3</sup> Kouakou, Jean-Marie, *Ombre de récit... Corps de récit : Le récit aux deux visages*, Colloque de Cerisy-la-Salle, Juillet 2015, <http://www.unicaen.fr/recherche/mrsh/forge/3498>  
<http://plus.franceculture.fr/partenaires/maison-de-la-recherche-en-sciences-humaines/cerisy-hybridations-et-tensions-narratives>

<sup>4</sup> Rosset, Clément, *Impressions fugitives*. L'ombre, le reflet, l'écho, Paris, Les Éditions de Minuit, 2004, p.13.

<sup>5</sup> Le récit du père du narrateur qui est personnage ; le narrateur raconte les aventures de son père.

### **La Colonisation à l'ombre du récit du père**

Une de ces ombres qui apparaît nettement est celle de la colonisation. Elle envahit le récit du père. On peut donc distinguer dans *l'Africain* de Jean-Marie Gustave Le Clézio, deux récits. D'abord, un récit-corps, récit manifeste sur le père qui est pris en charge par l'enfant (l'auteur-narrateur). Ce récit consacré au père de l'auteur-narrateur (l'enfant de 8 ans), rappelle sa carrière professionnelle en milieu colonial : « *Mon père est arrivé en Afrique en 1928, après deux années passées en Guyane anglaise comme médecin itinérant sur les fleuves. [...] Plus de vingt ans durant lesquels il a vécu en brousse (un mot qu'on disait alors, qu'on ne dit plus aujourd'hui), seul médecin sur des territoires grands comme des pays entiers, où il avait la charge de la santé de milliers de gens.* » (p.45)

Le récit insiste surtout sur le travail exceptionnel accompli par le père en Afrique, précisément au Nigéria. On découvre ici un médecin totalement dévoué aux populations colonisées qui mène une vie aventureuse dans des régions difficiles : « *Mon père était l'unique médecin dans un rayon de soixante kilomètres [...]. À Ogoja, mon père était responsable du dispensaire (un ancien hôpital religieux délaissé par les sœurs) et le seul médecin au nord de la province de Cross River. Là, il faisait tout, comme il l'a dit plus tard, de l'accouchement à l'autopsie.* » (p.22)

Aussi, le récit souligne-t-il la vie difficile du père due, en partie, à l'immensité du travail abattu : « *Le que faisait mon père au Cameroun d'abord, puis au Nigéria, créait une situation exceptionnelle. La plupart des Anglais en poste dans la colonie exerçaient des fonctions administratives.* » (p.21) et, d'autre part, à la violence du climat : « *L'homme que j'ai rencontré en 1948, l'année de mes huit ans, était usé, vieilli prématurément par le climat équatorial...* » (p.45)

C'est un homme meurtri par son métier, la violence des saisons et par l'éloignement de sa famille lors l'occupation allemande en France : « *rendu amer par la solitude, d'avoir vécu toutes les années de guerre coupé du monde, sans nouvelles de sa famille, dans l'impossibilité de quitter son poste pour aller au secours de sa femme et de ses enfants, ou même de leur envoyer de l'argent.* » (p.45)

À côté de ce récit du père, transparait un autre récit, en tant qu'elle est une figure de virtualité en latence. Le verbe transparaitre, au sens des sémioticiens, signale une présence inattendue. En effet, la colonisation fait une irruption dans l'œuvre. C'est pourquoi le narrateur, suspendant le

récit de son père, aborde la question du colonialisme auquel ledit père est foncièrement opposé : « *Vingt-deux ans d'Afrique lui avaient inspiré une haine profonde du colonialisme sous toutes ses formes [...] Son commentaire s'étendait à toute l'occupation française dans ce pays, qui empêchait les autochtones d'exercer le moindre travail, fût-ce celui de chauffeur de car, et qui maltraitait les pauvres.* » (p.112)

Le père découvre, en effet, dès son arrivée au Nigéria, la réalité voire l'effectivité de l'occupation de l'armée britannique. Les effets collatéraux d'une telle occupation (au sens de colonisation) sont entre autres la corruption et la pauvreté. Cependant la société européenne de la côte est opulente : « *L'Afrique, pour mon père, a commencé en touchant la Gold Coast, à Accra. Image caractéristique de la colonie : des voyageurs européens, vêtus de blanc et coiffés du casque Cawnpore, sont débarqués dans une nacelle et transportés jusqu'à terre à bord d'une pirogue montée par des Noirs. Une société qui, en moins d'un demi-siècle, s'est architecturée en caste, lieux réservés, interdits, privilèges, abus et profits.* » (p.67)

La Colonisation se manifeste sous une autre forme plus ou moins insidieuse : la médecine occidentale. Le père se rend compte, après tant d'années passées auprès des Africains, « *que le médecin n'est qu'un autre acteur de la puissance coloniale, pas différent du policier, du juge ou du soldat. Comment pouvait-il en être autrement? L'exercice de la médecine est aussi un pouvoir sur les gens, et la surveillance médicale est également une surveillance politique.* » (p.100)

Ce récit miroir qui apparaît à travers la Colonisation est, pour ainsi dire, un récit en latence, un récit suggéré. Enfin de compte, ce qui est en jeu d'altérité formelle, c'est cet autre récit (l'Histoire de la colonisation de l'Afrique), c'est-à-dire quelque chose de même nature que celui du récit d'accueil (le récit du père, le récit-corps). On le voit, l'Histoire réelle (la Colonisation) est à l'ombre de la fiction qui apparaît comme le vrai corps du texte. Les deux récits situés sur le même paradigme finissent par former un tout unitaire. C'est justement cette coprésence d'éléments différents dans le même corps (ici texte) qui, pour Jean-Marie Kouakou, « *sont en effet des textes, des récits qui, s'imbriquant et s'installant dans le texte hôte, le constituent au point de faire de ce dernier un complexe de matière unique, pure et non hybride, du moins en apparence.* »<sup>6</sup>

---

<sup>6</sup> Kouacou, Jean-Marie, *Ombre de récit... Corps de récit : Le récit aux deux visages.*

Finalement, chacun des textes (corps) n'est pas véritablement un en soi mais constitue, avec sa mêmeté et altérité une unité complexe. Cette ombre (la Colonisation) est instigatrice de la figure de ce complexe double unitaire. À juste titre, Clément Rosset cite quelques exemples, dans ses *Impressions fugitives*, dont notamment celui de *La Femme sans ombre* de Richard Strauss pour indiquer le caractère de proximité qui attache l'ombre au corps qu'elle double par rapprochement. Certes, Rosset précise très nettement que « *ces doubles de proximité ne sont pas des doubles proches de la réalité ; ils sont inhérents à elles, en sont des parties externes, mais aussi des parties prenantes.* »<sup>7</sup> Pour lui, ces doubles « de “seconde espèce” ne sont pas des prolongements fantomatiques du réel, mais des compléments nécessaires qui sont ces attributs obligés.

À la lumière de cette pensée, Rosset montre clairement combien « *ce caractère immédiat, ou cette coprésence, du double de proximité par rapport à l'objet auquel il “colle” peut même être considéré non comme une double présence mais comme une présence unique dont les parties complémentaires (le réel et son double) ne constituent au fond qu'un seul objet.* »<sup>8</sup>

L'Histoire (la Colonisation de l'Afrique) est certes en arrière-plan du récit d'accueil (le récit du père) mais elle n'est pourtant pas un récit de second plan ou de seconde zone ; c'est plutôt un récit de *l'autre plan* ou de *l'autre zone*. Ce récit de *l'autre zone*, « *le récit-ombre* », le récit en cache, cette autre part du texte, doit sa « présence troublante » au récit d'accueil. Car, c'est le récit fictionnel (récit d'accueil) qui révèle la colonisation et non le contraire. Dans cette veine, J.-M. Kouakou affirme que : « *Cette autre part (l'ombre), de condition immatérielle, échappe à sa structure apparemment uniforme et de nature matérielle. Une ombre, dira-il, par essence, est en effet fugitive.* »<sup>9</sup> Mais elle est toujours indissociable parce que, de toute façon, comme le soutient Clément Rosset, « *l'objet et son ombre ne forment qu'un seul corps, la partie ombrageante (l'objet) se confondant avec la partie apparemment ombragée (l'ombre).* »<sup>10</sup>

---

<sup>7</sup> Rosset, Clément, *Impressions fugitives. Op. cit.*, p.11.

<sup>8</sup> *Ibidem.*

<sup>9</sup> Kouacou, Jean-Marie, *Ombre de récit... Corps de récit : Le récit aux deux visages.*

<sup>10</sup> Rosset, Clément, *Impressions fugitives. Op. cit.*, p.13.

Dans *L'Africain* de JMG Le Clézio, l'ombre (la Colonisation) constitue une figure essentielle. Si d'ordinaire, l'Histoire est une source d'inspiration des écrivains, ici, c'est plutôt le récit fictionnel qui révèle l'Histoire. De fait, l'Histoire (celle de la Colonisation) est fortement nourrie aux sources du récit fictionnel. Pareillement, a-t-elle permis de dégager le procédé de fictionnalisation de l'hypotexte historique.

### **La Seconde Guerre Mondiale en arrière-plan**

La Seconde Guerre Mondiale est une autre de ces ombres placées dans la posture d'une invasion de corps autres dans le corps d'accueil qu'est le récit du père médecin militaire. Mais ces deux récits (le récit du père et la Seconde Guerre Mondiale) cohabitent, l'un tenant son existence de l'ombre et l'autre du corps. De l'interaction de ces deux réalités, qui ne s'excluent pas l'une l'autre, est conçu le texte, objet de notre étude. On peut donc cerner la notion d'ombre dans son rapport avec le corps, c'est-à-dire le récit d'accueil. Le corps étant représenté comme la lumière qui habite l'univers romanesque, l'Histoire (la Seconde Guerre Mondiale) devient l'ombre.

Dans *L'Africain*, la Seconde Guerre Mondiale se situe derrière le voile, dans l'arrière-cour. Elle doit son existence au récit du père qui constitue le véritable corps. Car rien ne présageait la survenue de cette ombre dans la diégèse. Mais comme l'ombre apparaît avec la lumière, le récit du père est estompé au profit de l'Histoire (la Seconde Guerre Mondiale) que l'enfant de huit ans considère comme une claustration emprunte de psychose : « *La guerre, le confinement dans l'appartement de Nice (où nous vivions à cinq dans deux pièces mansardées, et même à six en comptant la bonne Maria dont ma grand-mère n'avait résolu de se passer), les rations, ou bien la fuite dans la montagne où ma mère devait se cacher, de peur d'être raflée par la Gestapo-tout cela s'effaçait, disparaissait, devenait irréel. Les ordres de la kommandantur sont sans appel : tous ceux qui ne sont résidents permanents en Bretagne doivent vider les lieux.* » (pp.16-17)

Cette guerre qui ravage l'Europe en général et la France en particulier, empêche le père du narrateur de rejoindre sa famille confinée dans un appartement exigu en France sous l'occupation allemande: « *Quand arrivent les nouvelles de l'invasion de la France, en juin 1940, il est trop tard pour agir. En Bretagne, ma mère voit les troupes allemandes défiler sous les fenêtres, à Port-l'Abbé, alors que la radio annonce que l'ennemi est arrêté sur la Marne.* » (p.95)

Pour le moins qu'on puisse dire, la guerre a contraint le médecin à rester en Afrique, au cœur de la forêt tropicale ; elle l'a empêché d'être auprès des siens et de les protéger pendant cette période difficile. En raison de la présence de cette ombre (la Seconde Guerre Mondiale), le vide devient un élément structurant dans l'œuvre de J.M.G. Le Clézio, car comme le souligne Jean-Marie Kouakou, « *l'ombre est instigatrice de la figure de ce complexe double unitaire.* »<sup>11</sup> On comprend de fait, combien cette présence, du double de proximité par rapport à l'objet auquel il colle peut être considérée comme une double présence mais comme une présence unique dont les parties complémentaires (le réel et son double)<sup>12</sup> ne constituent au fond qu'un seul objet. C'est donc en raison de cette présence double que Jean-Marie Kouakou parle de « bi-récit ». Poursuivant son analyse, il estime que « *ce corps brisé sans pourtant l'être, corps unitaire et pluriel, singulier sans l'être est un lieu d'expression d'un corps avec son ombre, comment les deux forment un tout unique dans l'apparence pourtant de l'absence de l'un des deux, séparés et liés en même temps par le vide médian qui revêt alors la posture de l'espace transitionnel.* »<sup>13</sup>

L'importance de l'Histoire dans l'œuvre de J.M.G. Le Clézio relève de la volonté de l'auteur de remettre au goût du jour la dimension violente du conflit et ses effets collatéraux. Il s'agit d'un conflit violent, résultant d'agressions successives, utilisant d'énormes moyens, une guerre totale, jamais autant de matériel, autant de fronts ; violence impitoyable de l'occupation nazie, comme le suggère cet extrait : « *Ma mère aurait-elle accepté de le suivre? Il aurait fallu abandonner ses parents en pleine tourmente, alors qu'ils n'étaient plus en état de résister. Affronter les dangers sur la route du retour, risquer d'être capturés par les Allemands ou les Italiens, déportés.* » (p.95.) Le discours du narrateur, alors enfant à cette époque, montre l'ampleur de la violence due à la guerre : « *Je me souviens de la violence. Non pas une violence secrète, hypocrite, terrorisante comme celle que connaissent tous les enfants qui naissent au milieu d'une guerre-se cacher pour sortir, épier les Allemands en capote grise en train de voler les pneus de la De Dion-Bouton de ma grand-mère, entendre dans un rêve remâcher les histoires de trafic, espionnage, mots voilés, messages*

---

<sup>11</sup> Kouakou, Jean-Marie, in *Ombre de récit...Corps de récit, Le récit aux deux visages.*

<sup>12</sup> *Ibidem.*

<sup>13</sup> *Ibidem.*

*qui venaient de mon père par le canal de Mr Ogilvy, consul des États-Unis, et surtout la faim, le manque de tout, la rumeur des cousines de ma grand-mère se nourrissant d'épluchures. Cette violence-là n'était pas vraiment physique. Elle était lourde et cachée comme une maladie.* » (p.p.19-20)

De ce qui précède, deux espèces de récit cohabitent en étant une, tout en se distinguant pour être deux. Du reste, le récit-ombre (l'Histoire=la Seconde Guerre Mondiale) est voilé par rapport à ce qui en est l'origine (le récit-corps, le récit d'accueil). Si ce récit-ombre apparaît simultanément avec le récit d'accueil, il le doit à ce dont il provient. Car le récit-ombre apparaît toujours de derrière le voile de sa cause, dans l'espoir de voir l'origine qui le fait exister mais il ne la voit jamais. Il est donc dans cette obscurité qui le tient captif et dont il ne s'est jamais délivré. C'est donc à travers une subtile présence-absence que le récit-ombre manifeste pleinement son faire.

### **La guerre du Biafra en arrière-plan du récit**

L'Histoire (la guerre du Biafra [6 juillet 1967 au 15 janvier 1970]) se lit dans le prisme du récit fictionnel (récit-corps). Il ne s'agit pas de « la phagocytose » de l'Histoire par le récit fictionnel. *L'Africain* de J.M.G Le Clezio met en lumière une identité double, un récit à deux visages. Dans son livre *Francis Bacon Logique de la sensation*, Gilles Deleuze parlera, quant à lui, de figures accouplées<sup>14</sup>. Ces figures qui apparaissent de façon simultanée dans le texte n'ont pas de relations illustratives ni narratives. Pourtant elles sont réunies dans le tableau (la toile) peint (e) par Bacon. Pour Deleuze, « *il n'y a que des Figures accouplées chez Bacon (la « Figure couchée dans un miroir » de 1971 a beau être unique, elle vaut pour deux, c'est un véritable diagramme de sensations.) Même la Figure simple est souvent accouplée de son animal.* »<sup>15</sup> Chez Bacon, plusieurs Figures sont réunies sur la toile mais elles n'ont rien en commun. C'est justement ce qui se passe dans l'œuvre de J.M.G Le Clézio. L'Histoire et le récit de fiction ne sont pas confondus. Du moins, l'Histoire acquiert une certaine autonomie par rapport au récit-corps.

La guerre du Biafra qui oppose les Ibo (chrétiens) et les Yoroubas (musulmans) apparaît donc comme un intrus dans la composition même du texte. Le Nigéria qui, autrefois, faisait la fierté du père de l'auteur-

---

<sup>14</sup> Deleuze, Gilles, *Francis Bacon Logique de la sensation*, Paris, Seuil, 2002, p.65.

<sup>15</sup> *Ibidem*.



narrateur, est « déchiré » par une guerre tribale, connue sous le nom de guerre du Biafra : « [...] *Le pays est troublé par les guerres tribales, les vengeances, les règlements de comptes entre villages.* (pp.100-101) Le Biafra est une zone dont la richesse en pétrole a d'abord fait l'objet de convoitise de la part des populations d'un même pays : « *Pour la mainmise sur les puits de pétrole à l'embouchure de la rivière Calabar, Ibo et Yoroubas s'exterminent sous le regard indifférent du monde occidental.* » (p.115). Les grandes puissances coloniales ont, par la suite, pris position : « *Pis encore, les grandes compagnies pétrolières, principalement l'anglo-hollandaise Shell-British Petroleum, sont partie prenante dans cette guerre, agissent sur leur gouvernements pour que soient sécurisées les puits et les pipelines. Les États qu'elles représentent s'affrontent par procuration, la France du côté des insurgés biafrais, l'Union soviétique, l'Angleterre et les États-Unis du côté du gouvernement fédéral majoritairement yorouba...* » (p.115).

Cette guerre ethnico-religieuse avec des relents économiques deviendra progressivement une guerre aux implications internationales : « *La guerre civile devient une affaire mondiale, une guerre entre civilisations.* » (p.115). La France, du Général de Gaulle jouant sur la fibre religieuse, fournit des armes au camp biafrais dont l'indépendance ne sera officiellement reconnue que par quatre pays africains (Tanzanie, Gabon, Côte d'Ivoire, Zambie) et Haïti : « *On les dit chrétiens (ce sera même un des arguments utilisés par la France pour soutenir leur lutte contre leurs voisins yoroubas, qui sont musulmans.* » (p.101.) Les pays occidentaux trouvent alors en cette guerre l'occasion d'écouler leurs marchandises : « *Ils vendent dans les deux camps armes légères et lourdes, mines antipersonnel, chars d'assaut, avions...* » (pp.115-116). Ainsi, au cours de l'été 1967, l'armée biafraise, avec l'aide de la France, accapare les deux tiers des réserves de pétrole du Nigéria. Mais à la suite du blocus terrestre et maritime du Biafra par l'armée fédérale dirigée par le Général Benjamin Adekunle « *le Scorpion noir* », l'armée biafraise est vaincue (p.116) ; ce qui oblige la population civile à se réfugier dans la savane et la forêt où le terrible blocus décrété par les puissances anglaise et américaine les condamne à mourir de faim et de déshydratation (p.117), sans qu'il soit possible de leur porter secours. Il y aura plus de deux millions de morts et plus d'un million de déplacés tant à l'intérieur qu'à l'extérieur du pays.

Dans le domaine de la fiction, sur ce drame humanitaire, a produit des textes qui, sans que cela en soit le principal sujet, dénoncent l'horreur qui mobilisa le monde entier.

À travers la guerre du Biafra (récit-ombre), Jean-Marie Gustave Le Clézio écrit une véritable page d'Histoire qui conforte la responsabilité des pays occidentaux dans les crises africaines. La colonisation occidentale (française et britannique) a contribué à accentuer la crise dans un pays ayant deux cent cinquante ethnies. Par ailleurs, outre leur ingérence dans les affaires intérieures des pays africains, ils ont aussi tracé les frontières de ces pays sans leur consentement. Pis, ces frontières ne correspondent pas au découpage ethnique. Très souvent elles (les frontières) séparent certaines ethnies entre plusieurs États, ou regroupent, dans le pire des cas, des ethnies rivales dans le même État.

### Conclusion

Dans *L'Africain*, la conjonction entre Histoire et récit de fiction est plus qu'évidente. On y décèle trois Histoires (la Colonisation, la Seconde Guerre Mondiale) appelées récits-ombres parce que se situant à l'arrière-plan du récit fictionnel (le récit sur le père de l'auteur-narrateur). Ces Histoires, a priori inattendues, sont révélées par le récit d'accueil. Ces récits factuels (récits-ombres) et fictionnel (récit-corps) subsistent les uns à côté des autres pour, en même temps, constituer la même et unique pièce. À ce sujet, Jean-Marie Kouakou dira ceci : « *Le mixte ressortit ainsi à des formes multiples d'un texte unique mais qui ne saurait se prévaloir de son unité que dans la complexité de sa composition même au statut décidément problématique. Entre manifestation et latence d'être, c'est toujours en fait d'un être divisible et indivisible à la fois qu'il s'agit. De la nature du nombre un et de tout ce que cela implique comme complexités multiples, ce type de récit à corps et sans corps induit une lecture du plan visible et une lecture du plan invisible ; les deux plans étant l'envers et l'endroit, l'ombre et le corps, la matière et la lumière de cette unité.* »<sup>16</sup> Pour finir, on retiendra que les trois récits-ombres ont pour dénominateur commun la violence sous toutes ses formes : physique, psychologique, etc.



---

<sup>16</sup> Kouakou, Jean-Marie, *Op. cit.*

## Références bibliographiques

- Arnheim (Rudolf), *La pensée visuelle*, traduction française par Claude Noël et Marc le Cannu, Flammarion, 1976.
- Deleuze (Gilles), *Francis Bacon. Logique de sensation*, Paris, Éditions du Seuil, 2002.
- Eco (Umberto), *L'œuvre ouverte*, Traduction française, Paris, Éditions du Seuil, Points, n° 107, 1965.
- Effa (Gaston-Paul), *Nous, enfants de la tradition*, Paris, Éditions Anne Carrière, 2008.
- Gochet (Paul), « La sémantique récursive de Davidson et de Montague », *Penser les mathématiques*, (R. Apéry et al.), Paris, Éditions du Seuil, Coll. Points, S 29, 1982.
- Kouakou (Jean-Marie), Ombre de récit... corps de récit. Le récit aux deux visages, Colloque international Hybridations et tensions narratives au Maghreb et en Afrique subsaharienne qui s'est tenu au Centre Culturel International de Cerisy du 22 au 29 juillet 2015, sous la direction d'Anne Begenat-Neuschäfer, Daniel Delas et Khalid Zekri. <http://www.unicaen.fr/recherche/mrsh/forge/3498>. <http://plus.franceculture.fr/partenaires/maison-de-la-recherche-en-sciences-humaines/cerisy-hybridations-et-tensions-narratives>
- Lacan (Jacques), *Écrits I*, Paris, Éditions du Seuil, 1966, Coll. Points.
- Le Clézio Jean-Marie Gustave, *L'Africain*, Paris, Folio, 2004.
- Mc Hale Brian, *Postmodernist Fiction*, London, New York, Routledge, 1987.
- Milner (Jean-Claude), « De la linguistique à la linguisterie », *Lacan : l'écrit et l'image*, Jacques Aubert (Dir.), Paris, Flammarion, 2000.
- Misrahi (Robert), *Construction d'un château*. Traité du bonheur, Paris, Éditions du Seuil, 1981.
- Nadal (Jean), « Avant-propos », *Rêve de corps, corps de langage*, (Dir. Jean Nadal), Paris, L'Harmattan, Coll. Psychanalyse et civilisations, 1989.
- Ramirez-Levine (Anne), « Vide et silences », *Rêve de corps, Corps de langage* (Dir. Jean Nadal), Paris, L'Harmattan, Coll. Psychanalyse et civilisations, 1989.
- Rosset (Clément), *Impressions fugitives*. L'ombre, le reflet, l'écho, Paris, Les Éditions de Minuit, 2004.

- Siboni (Jacques), “Le désir est la métonymie du manque à être”, 16 octobre 2006. Présenté à Paris le 15 septembre 2006 au colloque “Angoisse et désir” du *Centre de Recherche en Psychanalyse et Écritures*.
- Steiner (Georges), *Langage et silence*, Traduction française, Éditions du Seuil, Coll. 10/18, 1969.
- Westphal Bertrand, *La Géocritique, Réel, Fiction, Espace*, Paris, Les éditions de Minuit, 2007.

